

Le Messager Français

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

Journal :

Améliorations sociales sans Révolutions.

Réalisation pacifique de l'Ordre, de la Justice et de la Liberté.

PRIX

de

l'abonnement

RUE SAN BENITO, N. 3.

LE MESSAGER paraît tous les jours, le lundi et le dimanche de fêtes exceptés. On s'inscrit au bureau du Messager, où on reçoit les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés franco.

2 FRANCS. PAR MOIS.

Almanach Français.

LUNDI 14 novembre. — Prise de Bruxelles (Pays-Bas autrichiens), par le général Darnaud (1792).
MARDI 15 novembre. — Prise de Sarbruck (France), par le général Beurnoville (1792).

BULLETIN POLITIQUE.

ANGLETERRE.

En citant le discours remarquable par lequel le ministre Peel a répliqué à son adversaire, lord Palmerston, le journal la *Presse*, du 14 août, le fait précéder de l'article suivant :

« Les nouvelles qui nous arrivent des districts manufacturiers de l'Angleterre sont désolantes. Tout le Lancashire est soulevé. Un meeting, composé de 35,000 hommes affamés, a été tenu dans les bruyères d'Ashton, et il y a été décidé que, sur tous les points, les travaux seraient suspendus jusqu'à ce que les salaires aient été élevés au taux de 1810. Nous donnons plus loin des détails sur les désordres qui ont accompagné cette effroyable coalition.

« C'est toujours comme on voit, la même cause qui produit les mêmes effets. Les manufacturiers ne vendant plus leurs produits, ou ne vendant qu'à perte, sont obligés d'abaisser les salaires de leurs ouvriers, sous peine de ruine immédiate. Les ouvriers, à leur tour, ne pouvant vivre avec le peu qu'ils retirent de leur travail, se révoltent contre les maîtres, qui sont les premiers à souffrir de la stagnation du commerce avec l'étranger. Comment sortir d'une telle situation? Cela n'est pas plus au pouvoir du gouvernement que des particuliers. Toutes les nations, en se défendant chez elles contre la

concurrence anglaise, contribuent à ce triste résultat. L'Angleterre n'a pas le droit de leur reprocher, car rien n'est plus légitime que de se protéger soi-même; mais elle dépérit de leur prospérité. Son industrie est organisée de manière à approvisionner le monde. Le monde, en lui fermant peu à peu ses marchés, la condamne à mourir de faim au milieu de ses usines encombrées.

« Voilà le mal réel, celui qu'il est à peu près impossible de guérir. Les réformes que les ouvriers réclament, les amendements à la loi des céréales, pourraient bien soulager momentanément quelques souffrances dans les districts manufacturiers, mais, en même temps, ils en feront naître d'autres dans les districts agricoles où ils bouleverseront l'assiette de la propriété.

« Il ne faut donc pas s'étonner si le parlement ne fait rien pour remédier à un malaise qui devient de plus en plus général. Véritablement, le parlement ne peut rien faire. Et cependant, c'est vers lui que se tourne toute cette foule affamée. L'idée qu'il va être prorogé, qu'il ne pourra plus décréter aucune mesure d'urgence, ajoute encore au désespoir de ces masses éperdues. L'ordre public recevra probablement de rudes atteintes entre les deux sessions, et le gouvernement aura besoin de concentrer toute sa fermeté sur la situation intérieure.

« La plupart des grands seigneurs ont déjà déserté le parlement pour se rendre dans leurs domaines ou aller prendre leurs vacances sur le continent. Ils n'ont laissé derrière eux que lord Palmerston, comme une dernière rose d'été pour embourber le désert. Cette comparaison est de sir Robert Peel qui, dans la dernière séance des communes, imprudemment provoqué par l'ex-ministre des affaires étrangères du cabinet whig,

l'a aplati sous la plus écrasante réplique que nous ayons jamais lue. Lord Palmerston avait voulu finir la session par un coup d'éclat. Il avait, en conséquence, préparé un long panégyrique de la politique suivie par les whigs, et il l'a prononcé avec emphase, croyant peut-être prendre M. Peel au dépourvu. Mais celui-ci s'est immédiatement levé, et, pendant deux heures, il a infligé à son adversaire les étreintes d'une réfutation sanglante. Rarement M. Peel s'est montré plus heureux et plus éloquent. Il nous est impossible de reproduire tout au long ce discours mémorable où toute la politique des whigs est passée en revue, et flagellée avec vigueur. Mais nous citerons le passage suivant, où le premier ministre reproche à ses prédécesseurs la rupture de l'alliance française :

« Quelle a été votre conduite à l'égard de la politique extérieure (s'adressant à lord Palmerston directement)? Pendant six années entières vous vous êtes vantés d'avoir formé une confédération avec l'Ouest de l'Europe, confédération non pas seulement d'intérêts matériels, mais encore d'opinions politiques, dans le but de paralyser le marche du principe despotique. Vous vous vantiez de vos relations avec la France; la France s'est jointe à vous pour arracher la Péninsule à la remorque du despotisme. Elle était l'impulsion que vous attachiez à cette alliance, que méconnaissant et oubliant la doctrine de la non intervention, vous avez envoyé dans la Péninsule une armée pour étouffer les opinions libérales. Qu'est devenue, je vous le demande, votre union des états occidentaux par le maintien de la politique libérale? Dans quelle situation les avez-vous laissés? Vous n'aviez pas à renouer des relations interrompues par des hostilités; nous avions reconnu la dynastie de Louis-Philippe; et les amis de cette dynastie étaient reconnus de notre acquiescement; nous nous sommes empressés à reconnaître le droit de la nation française de choisir son gouvernement. Ainsi les relations étaient bien établies avec la France, et, pendant cinq ou six ans, ayant trouvé les choses sur ce pied, vous vous vantiez d'avoir corrobore les liens de

FEUILLETON.

Geneviève.

(Suite.)

.... sonnes qui entendent fut Rodolphe. Quand on l'annonça, Rose se tourna vers une glace et passa la main sur ses bandeaux un peu dérangés; ce mouvement si naturel à une femme de s'occuper de sa toilette à l'arrivée de n'importe qui, fut interprété par Léon avec une extrême sévérité. Comment! Rose tenait plus à être belle pour M. Rodolphe que pour lui. Ses cheveux étaient assés bien arrangés pour lui, et ne méritaient pas assez bien pour M. Rodolphe! Aussi répondit-il froidement au salut amical de M. de Reduil. Cependant il resta près de Rose à côté de laquelle M. de Reduil s'installa également. Rodolphe commença à parler de persiennes que Geneviève ni Léon ne connaissaient; il dit à leur sujet des choses probablement fautes, car Rose en rit aux éclats, mais le frère et la sœur ne purent comprendre, faute de connaître les personnes, et restèrent froids et silencieux. Geneviève assez embarrassée elle-même, comprit tout ce qu'avait de pénible la situation de Léon qui se trouvait ainsi assister à une conversation particulière entre Rose et Rodolphe. Elle coupa court à la conversation et dit à Rose: Nous avons reconnu l'autre jour aux Champs-Élysées? — Oui, certes, répondit Rodolphe, et même, nous avons fait,

ma cousine, madame Haraldsen et moi, une gageure sur laquelle vous pourrez prononcer. Rose devint fort rouge. — Et quelle est cette gageure, demanda Geneviève. — Ce n'est rien, interrompit Rose. C'est une folie.

— N'importe, dit Léon, dis-nous ce que c'est. Et il y avait dans la voix et dans le visage de Léon un air d'autorité et de colère. Il y avait quelque chose que Rose et Rodolphe savaient ensemble; quelque chose qu'ils lui cachent ensemble. — Il y avait un secret entre eux de x.

Rose répéta encore que ce n'était rien, que c'était une folie; mais madame Haraldsen, qui avait entendu son nom, s'était levée, et s'était approchée du petit groupe. — Je crois, dit-elle en arrivant, que vous dites du mal de moi, et je ne suis pas fâchée de vous interrompre.

Nullement, ma chère Octavie, reprit Rodolphe; il est vrai que je nous n'en disons pas de bien, mais c'est que vous ne nous en avez pas laissé le temps, et nous allons probablement en dire.

A ce nom d'Octavie, Geneviève rappela ses souvenirs et ne put douter que madame Haraldsen ne fut celle qui lui avait tant coûté de larmes, elle se mit à l'examiner sérieusement pendant que Léon, qui l'avait rencontrée plusieurs fois chez M. de Reduil et dans d'autres maisons, lui présentait ses civilités. Peut-être Léon mit-il dans la façon dont il la salua, un peu plus d'empressement qu'il n'eût fait sans sa mauvaise humeur contre

Rose. Celle-ci remarqua cet empressement sans en soupçonner la cause. Rodolphe avait alors à sa cousine qu'il s'agissait de leur gageure; madame Haraldsen lui dit qu'il était fort, et lui fit signe de se taire. Mais Rodolphe ne connaissait de politesse que celle qui vient de l'usage, celle qui vient du cœur lui était entièrement étrangère, aussi ne vit-il aucun mal à dire à Geneviève: Il y avait auprès de vous un vieillard en habit marron et un jeune homme en habit bleu. Nous n'avons jamais pu deviner lequel des deux demandait, lequel des deux faisait l'aumône à l'autre.

Rose était ou ne peut plus malheureuse, Geneviève et Léon savaient maintenant quelle avait en sa présence souffert qu'on vînt à un homme qui les accompagnait et qui probablement était leur ami.

Léon ressentit une joie poignante de ce qu'enfin Rodolphe lui donnait une occasion d'expliquer un peu de sa mauvaise humeur.

— Monsieur, dit-il, je vais vous le dire: l'homme à l'habit marron est mon ami; c'est un homme plein de noblesse, d'esprit et de cœur; les plaisanteries qu'on peut faire sur lui n'excitent que son mépris, mais moi me blessaient infiniment. C'est lui qui faisait l'aumône à l'autre.

Rodolphe regarda Léon avec étonnement. Geneviève poussa son frère Rose fut toute confuse et ouvrit la bouche pour lui demander pardon de son peu de participation à l'étourderie qui l'indignait.

(La suite à demain.)

AL. KARR.

l'union, et vous vous applaudissez de ce que la paix de l'Europe ne pourrait pas être troublée.

«Toujours je vous prêtai mon influence pour confirmer cet appui. Je ne laissais jamais échapper une occasion de parler en termes bienveillants du gouvernement français et de manière à décourager les amis de l'ancienne dynastie. Eh bien ! je vous le demande : dans quel état étiez-vous laissés vos relations avec la France ? Vous parlez de la non ratification d'un traité ! Les difficultés sont toutes venues de sentiments qui avaient été produits par vous ou qui peuvent être s'étant fait jour, malgré vos efforts, dans les esprits des Français. Est-ce vrai ? oui ou non ? En 1836 et en 1837, vos vanteries ne connaissent plus de bornes : qu'est-il arrivé depuis pour troubler nos relations avec la France ? L'Angleterre n'a pas de sentiments hostiles contre la France. Il n'est pas un malheur qui arrive en France sans qu'on s'efforce de nous mettre à contribution les conséquences qu'il pourrait avoir cet événement sur les affaires d'Angleterre. Combien d'été universelle la sympathie ressentie à l'occasion de la mort du duc d'Orléans !

«Nous espérons vivement que l'influence du bon sens, celle de la raison et même les influences matérielles, si nous parvenons à établir des relations commerciales sur une large échelle avec la France, amèneront dans peu de temps la suppression de ces discussions peu honorables qui ne doivent plus subsister entre deux grandes nations. J'ai dit que nous n'étions animés par aucun esprit d'hostilité contre la France. D'un autre côté, nous sommes sans appréhension ; nous n'éprouvons aucune crainte de la France ; mais jamais le généreux dévouement de nos sentiments n'a été écarté à l'occasion du malheureux événement dont j'ai parlé, si le peuple anglais avait été un par des sentiments d'hostilité contre la France. Je vais plus loin, nous n'avons aucun sentiment de rivalité vis-à-vis de la France, si ce n'est une généreuse rivalité dans un but de civilisation. Je crois exprimer l'opinion publique en proclamant que nous voyons avec plaisir, que nous nous réjouissons de voir la marche de la civilisation et de l'amélioration en France, et nous le faisons avec désintéressement ; nous nous voyons quelquefois des pensées d'égoïsme, c'est la conviction que les améliorations en France exerceraient une réaction sur nous-mêmes ; et il y a longtemps que cette heureuse réaction se serait fait sentir si le gouvernement du noble lord avait pris le moindre soin d'encourager et de maintenir les relations amicales entre les deux pays. Monseigneur le président, c'est là une considération de la plus haute importance, et elle eût dû engager le noble lord à ne rien négliger pour assurer le maintien de la paix.

«Lorsque le noble lord est arrivé au *Forcing-Office*, les anciens sentiments d'hostilité entre les deux pays diminuaient sensiblement. Cette opinion vulgaire de notre supériorité sur les Français s'effaçait graduellement, des vues plus éclairées prenaient de la consistance. Quelle a été la cause alléguée comme suffisante pour aliéner et troubler l'esprit amical qui eût dû toujours subsister entre les deux pays, dont l'amitié peut assurer la paix du monde ? L'empire ottoman ! La quel était-ce là une des facilités légères par vous à vos succès, les conseils actuels de la couronne ? Vous avez dites vous, restauré l'empire ottoman ; dites plutôt que vous avez restauré le simulacre de l'empire, laissant l'anarchie derrière vous ! Voilà les legs brillants par vous faits à vos successeurs, Vantez-vous-en !

MONTEVIDEO, 11 Novembre,

Le *Nacional* et les amis anonymes de M. P....

Les amis du *Messenger* ont dignement utilisé leurs précieux loisirs du dimanche. Le *Nacional* d'aujourd'hui contient deux articles et deux suppléments adressés au *Messenger*.

Avant de répondre au contenu de la lettre anonyme par laquelle on a cru devoir commencer l'attaque, nous avons voulu savoir si M. P...., notre adversaire naturel dans cette affaire, était l'auteur de cette lettre ou s'il en avait autorisé la publication. M. P.... nous répond à l'instant :

«Challero — Yo no necesito ocurrir a la Pransa para manifestar mis actos. Mis amigos, todos los que no hallaron parecido el desventurado retrato, se preparan a molestar a V. y veo por la de V. que hoy dan principio.

«Por lo demás, protesto a V. que ni yo ni a instancia mia se escribira sobre un asunto demasiado hablado. Saludo, etc.»

Avec l'aide de notre traducteur et de nos quatre dictionnaires, nous allons essayer de traduire ces lignes que nous avons voulu re-

produire en espagnol, parce qu'elles auront une assez grande importance dans cette discussion, et que nous ne voulons pas que nos lecteurs puissent avoir aucun doute sur la fidélité de notre traduction ; ou pour qu'ils puissent du moins relever nos erreurs.

«Monsieur, je n'ai pas besoin de recourir à la presse pour faire connaître mes actions. Mes amis, tous ceux qui ne trouveront pas ressemblant ce malheureux portrait, se préparent à vous tourmenter (à vous vexer), et je vois, par votre lettre, qu'ils commencent aujourd'hui.

«Du reste, je vous proteste, que ni par moi, ni d'après mes instances, il ne sera écrit sur un fait dont il a été déjà trop parlé.

Il résulterait de cette lettre, d'abord, que M. P.... a des amis très dévoués qui épousent ses intérêts plus chaudement que lui-même, et qui ne comprennent pas ses intérêts de la même manière que lui ; il résulterait, en outre, que M. P.... n'écrit pas et qu'il n'engage personne à écrire sur le sujet de cette discussion dont il a été déjà trop parlé ; mais cela ne nous dit pas encore, comme nous le demandions à M. P...., s'il a inspiré ou seulement autorisé la publication de la lettre adressée au *Nacional*.

La position prise par M. P.... serait, sans contredit, fort agréable ; mais elle n'est pas tenable parce qu'elle n'est pas nette. Malgré notre désir de conserver des ménagements et des égards vis-à-vis de M. P...., nous ne pouvons nous empêcher de le regarder jusqu'à un certain point comme solidaire des énonciations de ses amis, jusqu'au moment où il les aura formellement désavouées, ce qu'il ne fait pas encore aujourd'hui.

Toutefois, comme il y a dans la lettre de M. P...., citée plus haut, un mot qui peut faire penser que M. P.... n'a pas en connaissance de contenu du *Nacional* de ce jour, nous voulons bien nous borner, encore pour aujourd'hui, à repousser les attaques dirigées contre nous, en donnant à tous les détails de cette affaire l'explication qui nous paraît la plus bienveillante possible pour M. P.... et en réservant tout ce qui pourrait le molester trop vivement. Mais nous croyons devoir le prévenir, en même temps, que demain nous changerons de ton s'il n'a pas formellement désavoué toute coopération à la lettre anonyme de ce jour.

En lisant les premières lignes de cette lettre anonyme M. P.... comprendra de suite que celui ou ceux qu'il appelle ses amis ne le sont pas réellement ou sont du moins des amis bien maladroits, bien imprudents, tout au moins bien mal informés, et qu'ils ont déjà trop écrit sur ce sujet. Le premier paragraphe de cette lettre contient en effet ce qui suit :

«La chronique du *Messenger* est intitulée «judiciaire» ; tout homme sensé l'appellerait «chronique de saletés individuelles.»

Nous ne pouvons supposer que les amis de M. P.... nient en l'intention d'écarter leur ami sous la lourdeur d'un pareil pavé et nous devons penser que c'est à nous que ceci s'adresse. Or, on comprend que malgré le souverain mépris que les honnêtes gens de tous les pays sont convenus d'accorder à toutes les attaques anonymes, du moment qu'on peut supposer que l'attaque est soutenue, même indirectement, par un citoyen connu, on comprend que celui qui est attaqué se trouve dès lors dans l'obligation morale de repousser l'attaque. Cette tâche nous est d'autant plus facile que nous n'avons rien à justifier, rien à défendre, nous n'avons qu'à raconter des faits.

L'exactitude des premiers faits, exposés dans l'article *Chronique judiciaire* (*Messenger* du 12 novembre), n'a pas été contestée par M. P.... Il a reconnu que le jour où il avait emporté son portrait, il était très content de ce portrait et qu'il avait dit au retratista,

qu'il reviendrait le payer le lendemain. M. P.... dans la première entrevue de samedi a expliqué le long intervalle, qui s'est écoulé depuis sans que le paiement eût lieu, par les distractions et l'insouciance d'une vie paresseuse. Malgré les divers avertissements donnés à M. P.... cette seule excuse présentée un jour plutôt, eût prévenu tout ce qui a eu lieu depuis.

Après cinq mois, lorsque le domestique du retratista se présente pour toucher le prix du portrait, M. P...., sans autre explication, lui offre de le lui rendre, en disant qu'il n'en est pas satisfait. Dans notre dernière entrevue de samedi, M. P.... un peu troublé sans doute dans ses souvenirs, a voulu contester un moment l'exactitude de ce détail et comme nous regardions cette affaire comme terminée nous n'avons pas voulu prolonger la discussion qui s'élevait entre notre domestique et M. P.... Discussion que nous pouvions terminer bien vite en disant à M. P.... que le matin même, devant une tierce personne qu'il reconnaît comme parfaitement honorable et qui de plus parle et entend parfaitement l'espagnol, il avait reconnu lui-même l'exactitude des faits suivants, «exactitude qu'il est d'ailleurs très facile de faire constater dans l'hôtel même de M. P....

Le domestique est allé 3 fois chez M. P.... La première fois, M. P.... était au lit ; il a demandé : qu'on revint dans une heure, la 2e fois M. P.... était à déjeuner, dans la salle même de l'hôtel avec 4 ou 5 personnes. C'est à ce moment qu'il a offert de rendre le portrait, que le commissionnaire a refusé d'accepter en disant qu'il n'avait pas reçu ordre de recevoir un portrait. Enfin le même commissionnaire est revenu de la part du retratista pour réclamer le portrait au sujet duquel le retratista avait déjà pris sa résolution ; alors, et seulement alors, M. P.... a écrit un petit billet dans lequel après avoir déclaré que le portrait ne lui paraît pas assez parfait, il ajoute que si le retratista veut lui en faire un autre, il les paiera tous les deux.

Cette dernière proposition n'était pas pour le retratista une circonstance atténuante du procédé dont il avait à se plaindre. C'était toujours un portrait, d'abord accepté par M. P.... que M. P.... avait promis de venir payer le lendemain et que M. P.... refusait, après cinq mois, ou qu'il ne promettait de payer que sous condition, et sous une condition chimérique, car le retratista avait déjà déclaré à M. P.... qu'il pourrait lui faire cent nouveaux portraits, mais qu'il était certain d'avance de n'en jamais faire un plus beau, plus parfait.

Jusqu'ici, on peut trouver plus ou moins de délicatesse dans la négligence et dans les procédés de M. P.... vis-à-vis du retratista ; mais il nous semble que si quelqu'un veut y voir des saletés, des immondices, ce ne peut-être du moins que d'un seul côté. Maintenant voyons la suite.

Le retratista, qui pense qu'on a complètement manqué d'égards et de politesse envers lui, au lieu d'aller immédiatement chez le juge de paix pour faire juger la ressemblance du portrait, comme il aurait dû le faire, selon le correspondant anonyme du *Nacional* trouve plus convenable de se venger, (nous acceptons le mot) en faisant le public juge de ce qu'il regarde comme une injustice, et un manque d'égards ; cette manière de procéder peut ne pas être conforme à l'esprit du gouvernement monarchique mais elle est parfaitement d'accord avec la véritable sentiment républicain. Le juge de paix, en effet, pourrait avoir une mauvaise vue, et dans tous

les cas, l'opinion de ce magistrat quelque respectable, quelque intelligent qu'il puisse être, n'aurait été qu'une seule opinion entre deux.

Le retratista donc bien convaincu que la publicité n'est pas mauvaise, alors qu'on est fort de sa conscience, de ses intentions et de son droit, le retratista a écrit l'article que nous avons publié dans le *Messenger* de samedi dernier.

Dans cet article dans lequel il ne s'est glissé aucun mot inconvenant ni sur tout aucune expression injurieuse ; dans lequel on a respecté l'individualité dont on croyait avoir à se plaindre, on se bornait à dire qu'avant de soumettre à la justice la difficulté qui s'était élevée, on voulait consulter l'opinion d'un plus grand nombre de personnes sur la ressemblance et sur la perfection du portrait repoussé. (Il est bon d'ouvrir ici une parenthèse pour dire à nos lecteurs que ce même retratista qui se trouve aujourd'hui si naïvement attaqué par les amis imprudents de M. P.... a pour éternité fois la complaisance et le désir d'être agréable aux autres jusqu'à faire deux ou quinze portraits pour un même individu et que souvent il lui est arrivé tout en poursuivant un résultat plus favorable d'avoir le temps d'apprécier assez le savoir vivre et les qualités du cœur de ceux qui posaient ainsi devant lui pour qu'il ne lui fut plus possible de toucher l'argent de ces mêmes personnes et pour les prier de vouloir bien garder leur portrait comme le souvenir d'un ami.)

Le retratista terminait son article en annonçant que le prix de son œuvre serait appliqué au soutien d'une cause sainte, à la défense de l'indépendance et de la liberté de ce pays. Ceci comme on le comprendra bientôt malgré les interprétations perfides de nos adversaires qui se servent aujourd'hui de M. P.... comme d'un instrument et qui n'ont pas reculé devant l'idée d'en faire une victime, ceci n'était que l'expression d'un sentiment si sûr et d'une conviction profonde, que nous ne pensions pas, comme l'affirme gravement le *Nacional*, que la tête et le bras desséchés qui ont été trouvés l'autre jour dans un coin de la ville y avaient été envoyés par Rosas. Poursuivons.

Le jour de la publication de cet article, le journal fut déposé à 8 heures chez M. P...., vers 11 heures, M. P.... gracieux et poli comme à l'ordinaire, se présentait dans les bureaux du *Messenger*. Le retratista qui s'y trouvait par hasard lui exprima, en termes convenables mais fermes, tout le mécontentement qu'il ressentait de ses façons d'agir. M. P.... s'excusa comme nous l'avons dit plus haut, s'empressa d'acquiescer le prix du portrait et demanda, mais avec un embarras visible, quand le retratista voudrait essayer d'en faire un second. Un de nos plus honorables compatriotes, survint et le retratista le chargea d'exprimer en bon espagnol les motifs de mécontentement que le retratista croyait avoir eus ; cet honorable compatriote, nous a dit depuis que M. P.... avait prononcé les paroles suivantes que nous avons entendues sans les comprendre : «Je ne pensais pas que M. P.... fut tellement à court d'argent qu'il put souffrir de l'absence de mes quatorze patacons.

Comme il n'est jamais trop tard pour exprimer une idée juste nous l'ersons remarquer en passant à M. P.... que celui qui réclame ce qui lui est dû ne prouve pas par ce fait qu'il ait absolument besoin pour vivre du montant de cette réclamation, ce qui dans tous les cas ne serait pas une honte, mais seulement un malheur ; et qu'il serait plus naturel de tirer l'induction précédente

contre celui qui refuse ou retarde indéfiniment de payer la modique somme qu'il doit.

Le retratista termina cette première entrevue en disant à M. P.... qu'il devait comprendre maintenant qu'il n'y avait pas en de sa part dans cette discussion une pensée d'argent puisque ceci (en lui montrant l'once qui était encore sur la table) comme il le savait bien ne devait pas rester dans la maison, et il ajoutait que le journal du lendemain déclarerait que M. P.... avait entièrement satisfait à son devoir.

On comprend quel dut être l'étonnement du retratista lorsque, deux heures plus tard, alors qu'il cherchait par la ville quelqu'un qui voulait le débarrasser de ces malheureux patacons, il se vit aborder par M. P.... demandant le bras à un de ses amis, qui lui demanda, toujours nous en convenons, avec les mêmes formes convenables et polies, de qui on avait voulu parler dans l'article judiciaire du *Messenger* de ce jour — Je croyais, répondit le retratista, que vous aviez compris, depuis ce matin, que cet article vous était spécialement adressé.

Après quelques expressions de surprise M. P.... répéta plusieurs fois que l'auteur de l'article avait agi dans cette affaire avec la plus grande légèreté. Puis il demanda que le *Messenger* déclarât le lendemain que dans l'article de la veille on n'avait nullement entendu parler de M. P.... Le retratista répondit que cela n'était pas possible, puisque c'était précisément de M. P.... qu'on avait voulu parler ; M. P.... ayant dit alors, avec une expression de mécontentement plus marquée, que l'auteur de l'article avait agi comme un enfant, *com un niño*. (C'est un des mots que le retratista nous rend sans le secours de ses dictionnaires.) Le retratista répondit exactement ce qui suit : M. j'ai fait un article dans lequel je me suis borné à exposer les faits, si cet exposé n'est pas exact, ou si vous croyez avoir quelques explications importantes à produire, le même journal sera tout entier à votre disposition, si cette réclamation écrite ne vous paraît pas suffisante, c'est moi qui suis l'auteur de l'article qui vous blesse, je me mets entièrement à votre disposition et je suis prêt à vous donner toute espèce de satisfaction qu'il vous paraîtra convenable de réclamer. Les paroles qui précèdent ont été prononcées à deux reprises, en mauvais espagnol et en bon français. La personne qui assistait à cette conversation et qu'on nous a dit être depuis, un des membres les plus distingués de l'émigration Argentine, paraissait téméraire à l'égard de l'exactitude de ce qui précède, et nous faisons avec confiance appel à ses souvenirs et à sa loyauté.

Quelques instans plus tard, M. P.... revint avec la même personne dans la maison du retratista demandant à prendre copie de la lettre qu'il avait écrite la veille, ce qui lui fut immédiatement accordé.

Avant de renvoyer un compte plus détaillé de cette entrevue et de rapporter quelques nouvelles observations qui furent échangées, nous voulons attendre de savoir si M. P.... approuve les expressions contenues dans la lettre anonyme du *Nacional* et s'il en accepte la solidarité. Vers la fin de cette entrevue, M. P.... qui déjà plusieurs fois avait prononcé avec une extrême rapidité et comme se parlant à lui-même, des paroles aux quelles le retratista n'avait rien compris, averti de ce fait par ce dernier, répliqua que le retratista ne comprenait pas ce qu'il ne voulait pas comprendre. Sur la déclaration formelle et pressante de ce dernier, qu'il n'avait rien compris et qu'il désirait vive-

ment comprendre d'après une nouvelle tournure de phrase qu'il priait M. P.... d'essayer, M. P.... répéta au retratista qu'il avait agi très légèrement, et après avoir pris et serré la main du retratista à deux reprises différentes, M. P.... partit avec son ami, qui était resté spectateur muet de cette scène.

Et maintenant, nous le demandons, les amis de M. P.... ont-ils été vraiment bien inspirés de venir recueillir cette affaire arrangée, pour se donner le plaisir de parler de la protestation Mackin, pour attaquer la France et son roi représentés par le ministre Thiers, et pour faire d'ignobles plaisanteries sur la mort du duc d'Orléans ; et tout cela en grande partie dans un but que nous démasquerons demain.

Le correspondant anonyme dit en terminant qu'il lui paraît préférable de se taire ; il aurait bien mieux fait, en vérité, de le comprendre avant de commencer.

Ei vous très honorable collègue, *collega amado*, j'encourage à V. un poco mas tarde, nous réglerons nos vieux comptes avec les nouveaux ; aujourd'hui nous vous dirons seulement que plusieurs de vos derniers articles nous ont fait comprendre qu'il n'y avait pas nécessité de se presser avec vous, et que parmi les membres les plus éclairés de l'émigration argentine comme parmi les citoyens de la république orientale et y avait déjà un assez grand nombre d'intelligences qui vous répondaient avant nous.

Le bulletin officiel du gouvernement publié aujourd'hui annonce que le président de la république orientale passa à Bragay dans la nuit du 3 et marcha le 4, avec les divisions Briz et Mendoza et une batterie, au camp du général Aznar, où il arriva le 6 à 9 heures du matin. Là, il passa en revue les forces de l'armée alibé et marcha sur le front.

Evénement ! (Suite.)

Quel est celui de mes lecteurs qui, à la place de D. Antonio, ne se fut cru au comble de la félicité humaine. Estime publique, ri hessos, une belle femme, et qui plus est une femme qui l'aimait, qui ne vivait que pour lui, il possédait tout ce qui fait aimer l'existence.

Mais l'homme est fait ainsi, quand les éléments, quand le destin, quand tout concourt à son bonheur, il faut qu'il trouve en lui-même dans ses goûts, dans ses passions des prétextes de se plaindre de son sort, et si la joie de mots n'est permise, il n'est jamais plus malheureux que quand il est heureux.

Il finit bien ainsi qu'on le prétend, que l'habitude soit une seconde nature, car comme à expliquer autrement les sentiments qui, après une année de mariage, d'un mari qui se heurtait, s'emparent insensiblement de l'âme de D. Antonio.

Amoureux comme il était, et il fut lui rendre cette justice, il était sans jalousie, aimé comme il était, il eût peut-être bien fait de s'éloigner de la ville, du port, de la vue de la mer, de tout ce qui pouvait lui rappeler ce qui avait fait longtemps l'occupation et le charme de sa vie ; mais il était bon mari, mari prudent ; son instinct plutôt que son expérience des femmes lui faisait envisager comme bien plus dangereux pour sa sécurité conjugal de le séjour de la campagne que celui de la ville.

Nous pas précisément qu'il redoutait les séductions des ganchos plus que celles des élégants de la capitale, mais il était fort bien qu'il avait plus de chances de conserver la cour de sa femme, si jeune encore, en ne la contrariant pas dans ce qu'il croyait être ses goûts, qu'en la contraignant, en quelque sorte, à vivre dans la solitude, tête-à-tête avec un homme de son âge, un mari de 50 ans.

Quand il en soit, il resta à la ville, et, exposé par conséquent à tous les desirs impétueux que la vue du départ et du retour de chaque navire faisait naître, et nourissait de plus en plus dans son âme. Ces desirs le tourmentaient jusque dans sa maison, jusqu'à l'écarter de sa charmante femme, qui ne concevait rien à son inquiétude, encore moins à des soupçons dont elle n'était pas l'objet. Il en tomba enfin sérieusement malade.

—Que vais-je devenir, se dit-il ! Je reconnais, mais trop tard qu'il y a de la folie à échanger à mon âge une vieille manière de vivre contre une nouvelle. Comment chasser de nos pensées et de nos habitudes, ce qui n'en a été en tout temps le constant objet ? Et c'est à lui, pour qui l'eau et le grand air étaient la seule existence possible, c'est moi qui ai été m'emprisonner volontairement

auprès d'une femme. C'est bien à tort, il faut en convenir, que l'on traite de fous les hommes qui cherchent par une activité sans relâche à emuler biens sur biens, car l'activité, c'est le bonheur; la fortune acquise est sans importance. Le défaut d'occupations me rend malheureux; le défaut de mouvement me rend malade: je suis un homme mort si je ne prends pas quelque parti décisif.

D'un autre côté notre pauvre D. Antonie appréciait toute l'étendue du danger qu'il y a à s'éloigner d'une jeune et jolie femme. Il se demandait s'il était juste d'empêcher une fille de vingt ans et si attrayante, pour la livrer ensuite sans défense à l'ennui, à ses sensations, à ses désirs. — Ces jeunes Orientaux, ces séduisants Portéños, ces élégants étrangers ne se promènent-ils pas déjà, se disant-il en branlant la tête, de long en large sous mes balcons, sur les terrasses voisines de la mienne? Ma femme elle-même ne comprend-elle pas toutes les langues qui se parlent ici, même au besoin le langage des fleurs? Tous ces jeunes gens ne la cherchent-ils pas déjà à l'église, à la promenade du Cordon, quoique j'aie le soin de ne la conduire qu'en voiture, à attirer sur eux l'attention de ma femme qu'ils se contentent d'adorer de loin lorsqu'elle n'était encore qu'une jeune fille sans dot. Quand je serai absent, s'il lui prend fantaisie le soir de parcourir à pied, attendu qu'il est impossible de la parcourir en voiture le jour comme la nuit, cette éblouissante rue du Porton, cet écueil de tant de bonnes résolutions, cette rue Vivienne de Montevideo, pourra-t-elle résister à la galante invitation de MM. les tenderos d'entrer dans leurs arrière-boutiques pour y pomper le nectar de l'ivresse en compagnie de vingt oisifs attirés autant par les charmes de D. Antonie que par ceux de la divine yerba! Non, et j'en frémis d'avance. Un miracle seul peut sauver ma femme

A VENDRE:

17° AVIS AUX MERES DE FAMILLE.—De jolis vêtements d'enfants, dernier goût de Paris, pour l'été, se vendent à un prix modéré.—S'adresser rue des Pêcheurs, hôtel Hymont.

17° A VENDRE.—Un tonnerre, cheval, harnais et plaque à un prix très modéré. Ceux qui voudront l'acheter s'adresseront à la *Bourse Supr.* ou au bureau du journal.

17° A VENDRE.—Par suite de cessation d'association, une fonderie française très bien établie, située au coin de la rue St-Gabriel, en face l'ancien magasin de M. Lafargue. S'adresser, pour traiter, à l'habite maison.

17° AUX VENDANGES DE MEDOC.—Grand Baratt de VIN, rue Saint-Elme, près de la Police. Vin carlon supérieur à 3 vintains; vin de Bordeaux supérieur, à 4 vintains; vin de Bordeaux vieux à 1 real et demi.

17° A VENDRE.—Le superbe établissement du SALON DE FLORE, place de Cagancha. Les personnes qui désireraient l'acheter peuvent se présenter audit établissement, ou ils pourront traiter avec le propriétaire. Il remettra à l'acquéreur un contrat de cinq ans pour le terrain, à partir du 10 novembre.

ALOUER:

17° A LOUER.—Deux appartements pour homme seul, rue San-Vicente, n° 43. La maison a toutes ses commodités.

17° A LOUER AU PREMIER.—Une jolie salle et un cabinet dans la maison neuve de M. Larraud, rue Saint-Gabriel.

17° A LOUER.—rue Saint-Joachim, dite des Pescadores, n° 110, un beau magasin intérieur, et plusieurs chambres et appartements, ayant toutes les commodités nécessaires.

17° AVIS.—Alouer un magasin et deux chambres sur le derrière, et à vendre un armoire à un prix modéré.—S'adresser en face la pharmacie du Lion d'Or, chez Louis Bureon.

DEMANDES ET AVIS DIVERS.

Restaurant à la Carte.

Les sieurs Chasseraud et Ferand viennent d'ouvrir une Salle de Restaurant à la Carte, *rue San Miguel, hôtel du Commerce, n° 121*.—Les mets les plus exquis et les plus variés y seront servis à des prix très modérés, à toute heure du jour.

Bal du Jardin.

En outre des brillantes réunions des Dimanches et jours de fête, on donnera bal tous les lundis.

17° AVIS.—Le dépôt de SAVON JAUNE SUPERIEUR, de la fabrique du Berro, dont la bonne qualité a été éprouvée par plusieurs expériences, se vend dans la Baraque de P. DUPLESSIS, Rue San-Benito, n° 30. Son prix est très modique.

de tant de séductions réunies, et nous ne sommes plus au temps des miracles! Ainsi, si je m'éloigne, que retrouverai-je à mon retour? l'infirmité, le ridicule et le déshonneur.

Ces doutes, ces incertitudes ne firent qu'aggraver sa maladie, dont sa femme et ses amis s'alarmèrent sans en pouvoir découvrir la cause.

Enfin, un matin, en se réveillant, et comme il avait reçu en songe une heureuse inspiration, il donna tout à coup l'ordre que l'on hâte le chargement d'un de ses navires destiné pour l'Europe et qu'on le tienne prêt à mettre à la voile.

Le lendemain déjà fortifié par sa résolution, il se rend auprès de sa femme et lui dit: «ne sois pas étonnée, ma chère amie, si tu aperçois dans la maison quelques mouvements dont tu puisses conclure que je me dispose à faire un voyage. Ne t'en afflige pas, je t'en conjure. Mon amour pour toi est et restera toujours le même. Heureux près de toi, je le serais encore plus si je n'avais pas à m'adresser en secret quelques reproches sur mon désordre. Mon ancien penchant s'est réveillé, j'y ai résisté en vain. Accorde moi que je revoye encore une fois les principaux marchés de l'Europe que je visiterai maintenant avec d'autant plus de plaisir et d'ardeur que j'ai l'espoir d'y gagner et d'en rapporter pour toi les étoffes les plus rares et les bijoux les plus précieux. Je te laisse en possession de tous mes biens; uses-en comme tu l'entendras avec nos parents et nos amis, je ne t'en demande aucun compte. Le tiers de l'absence s'écoulera enfin et nous nous reverrons avec un plaisir d'autant plus vif que nous aurons été séparés plus longtemps.

La pauvre petite femme ne put retenir ses larmes; elle lui adressa les plus tendres reproches, mais elle

n'osa pas tenter de le détourner de sa résolution; elle le pria, seulement, son intention n'étant pas ni de le retenir ni de le gêner dans ses projets, de ne pas cesser de penser à elle pendant son absence.

Quand les préparatifs de départ furent terminés, il se rendit de nouveau auprès de sa femme et après s'être un peu recueilli, il lui dit:—J'ai encore quelque chose sur le cœur qu'il faut, ma bien aimée, que tu me permettes de te communiquer avec une entière liberté. Je t'en conjure, ne l'interprète pas mal, n'y vois, au contraire qu'un témoignage de la sollicitude de ma tendresse pour toi. Tu crois me deviner, je lis dans tes yeux les nobles sentiments qui animent ton âme, j'y lis aussi ta tendre affection pour moi, je suis touché de ceux-là autant que je suis fier et heureux de celle-ci; mais écoute et laisse moi prévoir les cas extrêmes. Tu n'ignores pas combien tes charmes attirent les yeux de nos jeunes hommes; mon absence les encouragera, ils chercheront à s'approcher de toi, à te plaire. L'image de ton époux ne réussira pas, comme jusqu'à ce jour sa présence, à les éloigner de ta porte et de ton cœur. Tu es une noble et honnête créature; mais les exigences de la nature sont légitimes, souvent... impérieuses, elles sont sans cesse en guerre avec notre raison et ordinairement elles l'emportent... Ne m'interromps pas et concentre toute ma pensée. Pendant mon absence, et même en pensant à moi, tu éprouveras de ces entraînements dont je parle: pendant quelque temps je serai l'objet de tes desirs, mais... qui peut prévoir les circonstances, les occasions...? Un autre peut récolter dans la réalité ce que ton imagination me destinait... Ne te fâche pas, je t'en supplie et écoute moi jusqu'au bout.

M., de G.

(La suite à un prochain numéro.)

M. ROITE, professeur, à l'honneur de prévenir le public qu'il continue de donner des leçons particulières de lecture, d'écriture, de français et d'arithmétique. Il offre également de se rendre dans les magasins, aux heures indiquées, pour y tenir les livres en partie simple et double. S'adresser à cette imprimerie, ou chez M. Niolet, tailleur, au coin de la rue Saint-Gabriel.

17° Monsieur BRUNEL, docteur en MÉDECINE, ex-chirurgien de la marine française, autorisé par le tribunal d'hygiène de cette ville, à exercer la médecine à l'honneur d'offrir ses services au public. Il donne gratis ses consultations aux pauvres, de midi à deux heures. S'adresser à la pharmacie de Luis Fernando, rue St-Charles, n° 68.

17° AVIS.—El Consulado de Francia se ha trasladado a la calle de San Sebastian, casa nueva de la Sta. de Mesquita, cerca de la calle de San Benito.

17° Avis au commerce.—Les magasins de CHAPELIERIE et articles de Paris de la maison Farabovich Nadal, représentée dans cette ville par M. Jules Halle, sont transférés rue de los Pescadores, n° 110.

17° ON A PERDU un petit portefeuille depuis la vieille ville jusqu'à ARROYO-SECO; il contient, entre autres papiers, trois VALISES, qui sont inutiles à celui qui les trouverait. Il y aura une récompense pour celui qui les rapportera à l'imprimerie de la Charité, ou au bureau du *Messenger*, ou à la maison de don Baptiste Hally, située à côté de celle de don J. Rio Blan, en allant au marché.

17° Les sous-signés syndics, nommés par les créanciers du sieur AUGUSTE MASSE, les invite à se réunir mercredi, 16 du courant, à midi précis, rue des Pêcheurs, n° 21, afin de prendre connaissance du règlement définitif de leurs intérêts.

Louis DROUOT.

17° La personne qui, par méprise, a retiré de la poste une lettre venue par le Velez, à l'adresse de M. H. Hugon, est instamment invitée à la faire remettre au bureau de ce journal, où la taxe lui en sera remboursée.

N. B. Cette lettre a été vue, par un ami du réclamateur, dans le tas appelé *salade*, qu'à l'arrivée immédiate des navires les employés de la Poste s'empressent avec tant d'obligeance de mettre sous les yeux de quelques privilégiés.

17° AU COMMERCE.—M. A. Moncousin à l'honneur de prévenir les personnes qui ont quelques intérêts à régler avec lui, quand à l'établissement qu'il dirigeait, rue Saint-Telmo, qu'elles doivent s'adresser, depuis le 15 octobre dernier, à M. Dominique Bernadon, qui, depuis cette époque, s'est fait charger de l'actif et du passif de la maison.

M. Lagardère ose espérer, par la bonne confection de ses ouvrages et par la modicité de ses prix, justifier la confiance qu'on voudra bien lui accorder. Rue St-Gabriel, deuxième quadre après le marclé, chez M. Cornet, fondero.

—Atelier de Reliure et Cartonnage.—H. LAGARDÈRE à l'honneur de prévenir le public qu'il fait toutes sortes de RELIURES, en veau, maroquin et à la Bradel.—Il fait également tout ce qui concerne le cartonnage, comme étuis de chapeaux, cerins, boîtes de bureau, cartons pour chapeaux de dames, et il fait aussi tout ce qui concerne les registres. Les maisons de commerce qui auraient leurs livres endommagés n'auraient qu'à faire demander M. Lagardère, il se transporterait chez eux pour en faire la réparation.

17° AVIS AUX NOURRICES.—On demande une nourrice saine et robuste, nouvellement accouchée, et qui consente à aller en France.—S'adresser au bureau de ce journal, rue S. Benito, 3.

17° AUX AMATEURS DU BEAU.—Le sieur HALLY, peintre en bâtiments, à l'honneur de prévenir le public qu'il vient de recevoir une superbe collection de papiers peints des meilleurs fabriciens de France, consistant en papiers pour salle de réception, salle à manger, chambre à coucher, papiers marbrés, vernis et fillets, paysages, statues colorées et en grisaille, roses, colonnes pour plafonds, bordures et lambris, le tout d'un goût exquis.—Les personnes qui voudront bien l'honneur de leur confiance trouveront chez lui tout ce qu'on peut désirer de mieux pour décorer une maison, et il se chargera lui-même du collage des papiers et de tous les détails soit en papiers soit en peinture.—Son magasin est situé à côté de la maison de D. Benito Blanco, entravissant la rue du Porton au marché; il est ouvert tous les jours, le dimanche excepté, depuis six heures du matin jusqu'à dix heures du soir. Il se charge aussi du plafonnage des maisons; le tout à un prix modéré.

17° GRASA SUPERIOR.—La encontrarán por mayor y menor en el precio más equitativo los fondos y gases de establecimientos, en el almacén de comestibles calle de San Vicente, n° 43, cerca del mercado chico, donde se halla el depósito.



NAVIRES

en partance.



17° BOITE AUX LETTRES DU CONSULAT DE FRANCE.—Le brick français le *Courrier de la Seine-Inférieure*, partira pour le Havre, le 19 du courant, sous le commandement du capitaine de Laporte. La boîte aux lettres du consulat sera levée le 19 à quatre heures du soir.

Pour Bordeaux.

Le beau navire français, CREISQUAR, capitaine Graveran, partira le 10 décembre fixe; il recevra seulement quelques balles de fût, et des passagers qui auront parfaitement nourris et logés.

Les chargements ou passagers qui désireront profiter de cette occasion, pourront s'adresser à M. Duplessis, son consignataire, rue San Benito, n° 30.

Teatro.

El Martes 15 de noviembre,

MARCELA, ó cual de los tres, Comedia en 3 actos.—Trabaja en la sociedad gimnastica.

COURRIERS.

Pour Cantons, San José, Colla, Durazno, Soriano, Mercedes, Sanlú, Florida, San Salvador et Salto, sortent les 1, 5, 10, et 24 de chaque mois.
Pour Maldonado, Minas, San Carlos, et Rocha, le 1 et 10; pour le Cerro-Largo, le 7 et 22.

Eugène TANDONNET, rédacteur en chef et gérant responsable.

OBSERVATIONS METEOROLOGIQUES du 12 Novembre 1842.

Heures du jour.	Thermomètre Centigrade.	Baromètre Métrique.	Etat du Ciel.	Vent.	Lever du Soleil.	Coucher du Soleil.	Observations.
heures du matin.	8°	766	Ferein.	S.	5 h. 6	6 h. 24	
heures du soir.	18°	767	Ferein.	S.			
heures du soir.	15°	767	Ferein.	S.			
Maximum.							
Minimum.							
Moyenne.	14°	766					